

M. BERNAL, *Black Athena, Les racines afro-asiatiques de la civilisation classique*. Volume I : "L'invention de la Grèce antique (1785 - 1985)", Paris, PUF, 1996

Martin Bernal a publié aux Etats-Unis en 1987 un véritable monument, *Black Athena*, livre qui ébranle les bases de notre conception des commencements du monde grec ancien et surtout le sacro-saint piédestal indo-européen de la langue et de la civilisation grecques.

La traduction française est en cours de publication ; un volume sur trois est pour le moment disponible en français. Cette publication n'a jusqu'à présent guère trouvé d'échos dans notre pays ; sinon quelques commentaires de presse très réservés et très en surface. Mais il est vrai que le sujet traité est un sujet tabou, et que l'idée de faire naître la culture grecque et, par voie de conséquence, la nôtre du Proche-Orient, des sémites et de l'Egypte suscite d'emblée la dérision et le mépris. Jacqueline Duchemin, en France, en a jadis fait les frais, et le silence gêné qui a encore récemment accueilli le recueil posthume d'articles de l'éminente helléniste que j'ai réuni et publié en 1985 (*Mythes grecs et sources orientales*, Les Belles Lettres, Collection Vérité des Mythes) ainsi que mon propre livre (*Le commencement est un dieu. Un itinéraire mythologique*, Paris, Les Belles Lettres, Collection Vérité des Mythes, 1990) continue de témoigner de la vigueur absolutiste de la noble abstraction indo-européenne, "ce miracle indo-européen du second millénaire — simple remontée du "miracle grec" de jadis — qui, en s'appuyant sur quelques vérités linguistiques et un schéma fonctionnel élémentaire nie la chaîne culturelle de deux millénaires de civilisation et de littérature méditerranéenne et proche-orientale", ainsi que j'ai pu l'écrire en 1990 pour présenter mon *Commencement est un dieu*.

Le livre de Martin Bernal a provoqué aux Etats-Unis un vif débat. J'en veux pour preuve le volume de 544 pages publié par Mary R. Lefkowitz et Guy MacLean Geyers, *Black Athena Revisited*, University of North Carolina Press, 1996. Si ce débat a le mérite d'exister, je ne suis pas convaincu qu'il ait été mené avec toute l'objectivité nécessaire et je me demande — contrairement à l'optimisme qu'affiche MB, page 62 — si les forces conjuguées de l'universel *politically correct* n'auront pas raison — sans raison — du "monstre" qui a osé entreprendre de saper nos certitudes autrement que par quelques articles, mais par un livre monumental.

Il est clair qu'à titre personnel, ce livre me réjouit comme il doit réjouir les mânes de Jacqueline Duchemin. Il me réjouit essentiellement parce qu'il vient compléter sur le plan de la langue ce dont je suis totalement convaincu depuis mon entrée en Grèce ancienne sur le plan du mythe et de la pensée. N'étant pas moi-même prioritairement linguiste, je n'aurai pas la prétention de dire que j'adhère à toutes les affirmations et à toutes les démonstrations de M.B. dans ce domaine, même si elles me semblent bien souvent apporter de toute évidence des

réponses à ce que l'on s'obstine à considérer comme des énigmes ou que l'on croit expliquer en le gratifiant d'un pudique "origine préhellénique". Sur ce point, je citerai M.B. : "Les chercheurs travaillant à l'intérieur du modèle Aryen pendant les cent soixante dernières années ont échoué à expliquer 50 % du vocabulaire grec et 80 % des noms propres par leur rapport aux langues indo-européennes ou à celles de l'Anatolie, supposées apparentées au "préhellénique" (p. 71).

Je ferai pour ma part deux griefs principaux à Martin Bernal :

1. Pourquoi ce titre provocateur de *Black Athena* qui, si il est pris au pied de la lettre, détourne dès l'abord un certain nombre de lecteurs potentiels ? Ce livre ne dit pas que la culture grecque est issue de l'Afrique sub-saharienne quand bien même le rôle de l'Égypte l'enracine d'une certaine manière dans le continent africain (et la bibliographie nous montre que M.B. n'a pas été insensible aux livres de A. Diop Cheikh). Il a pour ambition de démontrer les sources proche-orientales, méditerranéennes, sémites et égyptiennes du monde, de la langue et de la culture grecs, ce qui est autrement raisonnable.

2. Pourquoi, comme nombre de chercheurs anglo-saxons M.B. ignore-t-il tant les travaux des chercheurs français au-delà des années 1930, c'est-à-dire au-delà de ses acquisitions d'étudiant ? Son ignorance des travaux de J. Duchemin est regrettable, comme est regrettable le fait qu'il n'ait eu nullement connaissance des travaux de l'éminent linguiste Jean Bernardi, qui professait voici quelques années à la Sorbonne, et qui était convaincu de l'origine sémitique et proche-orientale d'un grand nombre de noms grecs.

Semblablement, si M.B. avait lu le livre de J. Przyluski (*La grande déesse*, Paris, 1950) il ne dirait pas à propos du nom d'Aphrodite, "qu'aucune explication n'a été proposée pour le suffixe -dite" (p. 90) ; J. Przyluski l'a rapprochée de Daitis, divinité de la mer adorée à Ephèse.

Les oublis ne concernent d'ailleurs pas seulement les chercheurs français : je note également que M.B. ignore les travaux de Walter Burkert qui s'est toujours intéressé à cette question des influences proche-orientales sur la religion et les mythes grecs. Je citerai par exemple son article intitulé "Demaratos, Astrabacos, und Herakles. Königsmythos und Politik zur Zeit der Perserkriege" publié dans le *Museum Helveticum*, 22, 1965, pp. 166-177, article dans lequel Walter Burkert établit des rapprochements très pertinents entre le mythe de la naissance d'Héraklès et la conception d'Hatchepsout par Amon dans l'ancienne Égypte.

Le volume qui est proposé aujourd'hui au lecteur français a l'avantage de comporter dans une introduction de près de 100 pages à la fois les réflexions méthodologiques de l'auteur (bien conscient de s'attaquer de front à un des bastions de "la culture européenne") et un

résumé de l'ensemble de ces trois volumes, histoire de nous mettre en quelque sorte l'eau à la bouche.

Le volume I a un objet essentiellement historiographique : nous donner les clés historiques et idéologiques de la construction en Europe, surtout depuis le début du 19^{ème} siècle, de ce que M.B. appelle le modèle Aryen avec réécriture, même historique, du modèle ancien (voir la table chronologique p. 21-22)

Le volume II ("La Grèce appartient-elle à l'Europe ou au Levant ? Les composantes égyptiennes et sémitiques occidentales de la civilisation grecque") nous livrera ce qui constitue le coeur du travail de M.B., tandis que le volume III ("Solution de l'énigme du Sphinx et autres études concernant la mythologie égypto-grecque") nous proposera des variations sur la mythologie. Je reviendrai sur ces volumes lors de leur publication (prochaine je l'espère) en français.

Pour m'en tenir ici au volume I, mon intention n'est pas de paraphraser les arguments de M.B. en vue de démontrer comment et pourquoi s'est construit en Europe le modèle Aryen, ce qu'il appelle à juste titre l'invention de la Grèce Antique. L'eschyléen que je suis se contentera de dire qu'il ne peut qu'adhérer à la place importante que donne M.B. aux *Suppliantes* d'Eschyle pour montrer l'influence égyptienne sur la Grèce et affirmer que, jusqu'au 18^{ème} siècle, le Modèle Ancien était accepté. Le jeu de mots qu'il détecte dans la tragédie d'Eschyle entre Hikes(ios) et Hyksos serait bien dans le genre d'Eschyle.

Bernard DEFORGE
Université de Caen

Claude MARITAN, *Pulsions de mort et tragiques grecs. Carnets de Voyages*, Paris, Editions L'Harmattan, 1996.

L'auteur, âgé d'une cinquantaine d'années, est médecin, psychiatre et psychanalyste, et se réclame de l'obédience lacanienne. Il vit et exerce à Lyon.

L'ouvrage, riche de 250 pages, comporte trois parties d'inégale importance :

- Première partie : Les tragiques grecs (p. 13 à 127).
- Deuxième partie : Clinique et théorie psychanalytique (p. 129 à 188).
- Troisième partie : Au-delà du sentiment de culpabilité (p. 191 à 215).

En annexe (p. 223 à 237) est publiée une étude d'Annie Bonnafé "Métamorphose et folie : le mythe d'Io chez Eschyle". Disons, faute de pouvoir y revenir longuement, que Annie Bonnafé est helléniste, et que

son texte est remarquable par sa richesse, sa clarté, sa précision et sa concision.

Et venons-en à l'analyse du livre de C. Maritan.

- La première partie ("Les tragiques grecs") énonce la méthode d'étude (chapitres 1 et 2) puis propose une lecture de quatre tragédies : "Oedipe - Roi", "Antigone" et "Oedipe à Colone", de Sophocle, et "Médée", d'Euripide.

L'auteur s'est mis en plongée dans le texte grec, accompagné et soutenu nous dit-il par des hellénistes. Son travail, suivant peut-être la leçon freudienne ("Des sens multiples dans les langues primitives") s'appuie sur le strict mot-à-mot, l'étymologie et la sémantique, et n'hésite pas, au-delà des significations admises par les classiques, à proposer une lecture très élargie de certains mots et locutions.

Les situations classiques de la mythologie représentées dans la tragédie sont évidemment évoquées : parricide, infanticide, avec une insistance particulière sur *l'inceste*. Ces situations sont, dès cette première partie, référées constamment à des situations cliniques de la pratique de l'auteur, ce qui rend son étude moins rigoureuse, souvent peu pertinente et difficilement abordable pour ceux qui ne sont pas familiers de la psychanalyse (post) lacanienne.

De fait, dès cette première partie, Maritan a eu beaucoup de mal pour s'en tenir à son sujet — titre : "Pulsions de mort et tragiques grecs". De la "pulsion de mort" il nous donne une bonne énonciation d'après Freud (in Abrégé de Psychanalyse) :

"une fraction d'autodestruction demeure, en tous les cas, à l'intérieur de l'individu jusqu'au moment où elle réussit à le tuer, pas avant peut-être que sa libido soit entièrement épuisée ou désavantageusement fixée. Il nous est ainsi permis de supposer que l'individu meurt de ses conflits internes." (p. 209)

Mais il lui faut bien avouer que cette notion a été sévèrement battue en brèche, et qu'aujourd'hui *"le concept de pulsion de mort nous reste de l'héritage freudien, pour désigner le travail souterrain, secondaire aux violations et aux trauma affectant le sujet dans sa dépendance symbolique"* (p. 211).

Même si elle constitue le prétexte de cette publication, la pulsion de mort n'apparaît que de temps en temps, et sa fonction dans la tragédie grecque ne sera pas clairement démontrée. Le choix de ses exemples l'atteste : on peut considérer que la pulsion de mort (aussi ses avatars *désir de [sa]voir et déni*) est à l'œuvre dans "Oedipe — Roi", qu'elle mène Antigone au mépris de l'amour humain et par une mal compréhension de l'Ordre divin... On peut admettre que cette même pulsion justifie les errements de Jason et Médée jusqu'à la catastrophe.

Mais "Oedipe à Colone" me paraît être l'illustration d'une situation de pardon, de "sanctification", dans laquelle la pulsion de mort n'est pas au premier plan.

Au terme de chaque étude, l'auteur s'efforce de définir une "structure" spécifique à la pièce... sa démonstration n'est pas toujours claire ni évidente.

Malgré les difficultés que j'ai relevées, cette première partie de l'ouvrage retiendra davantage l'attention des lecteurs hellénistes ou de l'honnête homme instruit dans les lettres classiques

*

Je passerai plus vite sur les sections suivantes de l'ouvrage :

- La deuxième partie "Clinique et théorie psychanalytique" (p. 129 à 188) envisage, autour de quelques axes théorico-cliniques, des situations exemplaires de la pratique psychanalytique dans lesquelles la pulsion de mort agit, et agite... analysant et analyste.

- La troisième partie "Au-delà du sentiment de culpabilité" explore avec pertinence un domaine qui avait déjà été visité par les mousquetaires de la première génération analytique dont les "carnets de voyages" étaient clairement dessinés et exprimés dans un langage accessible. Comme le dit Maritan "la psychanalyse est familière des terminologies inconséquentes" (p. 210)... et il nous en donne l'exemple.

Un glossaire (p. 217 à 222) définit une dizaine de concepts évoqués dans le corps du livre, tels que "Castration scopique", "Objet a", "Signifiant", "Pulsion". Une *bibliographie* succincte (50 entrées) termine l'ouvrage.

*

Disons aussitôt avant de reprendre quelques marques critiques, que le livre de Maritan ne peut être, tant au fond que pour la forme, pris que pour ce qu'annonce le sous-titre : Carnets de voyages. C'est un recueil de notes et d'interventions (colloques, séminaires) cousues davantage par le gros faux-fil que les lacaniens dévident, que par le "fil rouge" cher à Freud.

On regrettera, pour l'analyse de la "trilogie" Oedipienne de Sophocle, qu'il n'ait pas davantage été tenu compte de l'unité profonde de ces trois pièces (certes produites à de longs intervalles) et de la remarquable évolution des rôles et des personnalités antithétiques d'Oedipe et de Créon.

La caractérisation morbide de la jeune Antigone n'échappe pas à une systématisation outrancière. Nous avons trouvé un abord original de Médée. Au-delà du grand guignol et de l'ectopie verbale (la toison pubienne de Médée prise pour la Toison d'Or), Maritan recentre avec pertinence la pièce sur la question de l'impossible relation du couple, et de la culpabilité, le *fait* de l'infanticide passant à l'arrière plan.

Malheureusement, quelques éclaircissements et interprétations de bon aloi sont gâchés par cela même dont se réclame l'auteur. Nous dirons pour mémoire l'abus du jargon pseudo-lacanian avec ses habituels solécismes, barbarismes et amphigouris. Mais surtout, la pratique excessive du *mot-à-mot* (et de la transcription de la langue grecque dans l'alphabet romain), – du fait de quelqu'un qui n'a pas une familiarité accomplie avec la langue et la civilisation grecque, et qui "désosse" la langue –, autorise tous les excès et contresens (pour ne pas parler de non-sens). Nous citerons seulement pour exemple, le gauchissement étymologique du nom de Créon ramené à toute force sur l'étal du boucher ou le feu du bûcher (Kréôn assimilé à Kreōn génitif pluriel de Kréas, chair, viande, corps...).

Notre auteur n'hésite pas davantage à forcer le texte :

- allégation catégorique et réitérée de rapports exclusivement sodomiques entre Laïcs et Jocaste ;
- affirmation de relation incestueuse (fantasmatique ?) entre Médée, son père Aiétés et son frère Apsyrtos, et entre Créon roi de Corinthe et Créüse ;
- traduction dans le chœur d'Antigone (v. 362) du groupe verbal "nosôn phugas" par "fuite dans la maladie".

*

L'ouvrage de Claude Maritan, même s'il comporte d'heureuses trouvailles et un certain humour, pose à nouveau la question inéluctable de l'opportunité du travail des psychanalystes sur la tragédie grecque, et de façon plus générale sur toute création.

Si la tragédie n'est pas lettre morte, il y a comme un "défaut fondamental" dans la relation entre la psychanalyse et le texte des tragiques. "On ne psychanalyse pas un texte" disait Lacan (cité in Maritan p. 22). Si Freud s'est plu à trouver l'illustration de sa découverte du "complexe d'Oedipe" dans Sophocle et aussi dans Shakespeare, nous pouvons nous rappeler avec quelle "discretion" il utilise les textes tragiques, et nous demander encore s'il n'a pas élaboré une théorie pertinente à partir d'une erreur (*felix culpa* !).

L'approche des textes ne peut, aujourd'hui, être que pluridisciplinaire, et nous ne pouvons y appliquer des concepts psychanalytiques qu'avec les plus grandes précautions. Le texte tragique, dans sa splendide "suffisance", a-t-il besoin de cette prothèse ?

*

En bref, le livre de Claude Maritan n'apportera pas grand chose, sauf quelque étonnement, au psychanalyste qui peut s'abreuver à d'autres sources ; à l'helléniste qui ne reconnaîtra plus sa langue et ne saura où

l'on veut le mener... ni enfin à l'honnête homme, qui pataugera dans un texte souvent pesant et peu compréhensible.

Regrettons, en fermant ce livre, que l'auteur n'ait pas tenu compte du sage avertissement de Jean Bellemin-Noël "abandonner les allures du maître sujet supposé savoir et renoncer ainsi aux illusions du terrorisme, relève de la simple hygiène intellectuelle" (in *Vers l'Inconscient du texte*, Paris, PUF, 1979, p. 92).

Marie-José BATAILLE
Bordeaux